

Bartolomé de Las Casas. Très brève relation de la destruction des Indes. 1552

Les Indes ont été découvertes en l'année 1492 ; elles furent peuplées l'année suivante de chrétiens espagnols, de sorte qu'en quarante-neuf ans de nombreux Espagnols s'y sont rendus. La première terre où ils pénétrèrent pour s'y établir est la grande et bienheureuse île Espagnole, qui a six cents lieues de pourtour. Il y a tout autour d'innombrables autres îles très grandes. Nous les avons vues et elles étaient toutes aussi peuplées et pleines de naturels, les Indiens, que n'importe quelle terre habitée du monde.

La Terre Ferme, dont le point le plus proche est à environ deux cent cinquante lieues de l'île, a dix mille lieues de côtes connues, et on en découvre chaque jour davantage. Toutes les terres découvertes jusqu'en 1541 sont tellement pleines de gens, comme une ruche, que l'on croirait que Dieu y a mis la plus grande quantité de tout le lignage humain.

Tous ces peuples universels et innombrables, de toutes sortes, Dieu les a créés extrêmement simples, sans méchanceté ni duplicité, très obéissants et très fidèles à leurs seigneurs naturels et aux chrétiens qu'ils servent ; les plus humbles, les plus patients, les plus pacifiques et tranquilles qui soient au monde ; sans rancune et sans tapage, ni violents ni querelleurs, sans rancœur, sans haine, sans désir de vengeance. Ce sont aussi des gens de conformation délicate, fluette et fragile, qui supportent difficilement les travaux et meurent très facilement de n'importe quelle maladie. Les fils de princes et de seigneurs de chez nous, élevés dans l'aisance et la vie douce, ne sont pas plus fragiles qu'eux, et même pas plus fragiles que les Indiens de familles paysannes. Ce sont aussi des gens très pauvres, qui possèdent fort peu et qui ne veulent pas posséder de biens temporels ; c'est pourquoi ils ne sont ni orgueilleux, ni ambitieux, ni cupides. Leur nourriture n'est ni plus abondante, ni meilleure, ni moins pauvre que celle des Saints Pères dans le désert. Ils vont en général tout nus, ne couvrant que leurs parties honteuses ; ils se couvrent tout au plus d'une couverture de coton d'une aune et demie à deux aunes carrées. Leurs lits sont des nattes et, au mieux, ils dorment dans des sortes de filets suspendus qu'ils appellent hamacs dans la langue de l'île Espagnole.

Ils ont l'entendement clair, sain et vif. Ils sont très capables et dociles pour toute bonne doctrine, et très aptes à recevoir notre sainte foi catholique et à acquérir des mœurs vertueuses. Dieu n'a pas créé au monde de peuple où il y ait moins d'obstacles à cela.

Et dès qu'ils commencent à entendre parler des choses de la foi ils insistent tellement pour les connaître et exercer les sacrements de l'Eglise et le culte divin qu'en vérité les religieux doivent être dotés par Dieu d'une signalée patience pour les supporter. Finalement, j'ai entendu souvent, depuis plusieurs années, beaucoup d'Espagnols qui n'étaient pas des religieux, dire qu'ils ne pouvaient nier la bonté visible de ces gens. Ils auraient été certainement les plus heureux du monde si seulement ils avaient connu Dieu.

C'est chez ces tendres brebis, ainsi dotées par leur créateur de tant de qualités, que les Espagnols, dès qu'ils les ont connues, sont entrées comme des loups, des tigres et des lions très cruels affamés depuis plusieurs jours. Depuis quarante ans, et aujourd'hui encore, ils ne font que les mettre en pièces, les tuer, les inquiéter, les affliger, les tourmenter et les détruire par des cruautés étranges, nouvelles, variées, jamais vues, ni lues, ni entendues. J'en dirai quelques-unes plus loin ; elles ont été telles que sur les trois millions de naturels de l'île Espagnole que nous avons vus il n'y en a même plus deux cents aujourd'hui. [...]

Au cours de ces quarante ans, plus de douze millions d'âmes, hommes, femmes et enfants, sont morts injustement à cause de la tyrannie et des œuvres infernales des chrétiens. C'est un chiffre sûr et véridique. Et en réalité je crois, et je ne pense pas me tromper, qu'il y en a plus de quinze millions.

Ceux qui sont allés là-bas et qui se disent chrétiens ont eu principalement deux manières habituelles d'extirper et de rayer de la face de la terre ces malheureuses nations. L'une en leur faisant des guerres injustes, cruelles, sanglantes et tyranniques. L'autre, après avoir tué tous ceux qui pourraient désirer la liberté, l'espérer ou y penser, ou vouloir sortir des tourments qu'ils subissaient, comme tous les seigneurs naturels et les hommes (car dans les guerres on ne laisse communément en vie que les jeunes et les femmes), en les opprimant dans la plus dure, la plus horrible et la plus brutale servitude à laquelle on a jamais soumis hommes ou bêtes. A ces deux formes de tyrannie infernale se réduisent, se résument et sont subordonnées toutes les autres, infiniment variées, de destruction de ces peuples.

Si les chrétiens ont tué et détruit tant et tant d'âmes et de telle qualité, c'est seulement dans le but d'avoir de l'or, de se gonfler de richesses en très peu de temps et de s'élever à de hautes positions disproportionnées à leur personne. A cause de leur cupidité et de leur ambition insatiables, telles qu'ils ne pouvaient y en avoir de pires au monde, et parce que ces terres étaient heureuses et riches, et ces gens si humbles, si patients et si facilement soumis, ils n'ont eu pour eux ni respect, ni considération, ni estime. (Je dis la vérité sur ce que je sais et ce que j'ai vu pendant tout ce temps.) Ils les ont traités je ne dis pas comme des bêtes (plût à Dieu qu'ils les eussent traités et considérés comme des bêtes), mais pire que des bêtes et moins que du fumier.

C'est ainsi qu'ils ont pris soin de leurs vies et de leurs âmes, et c'est pourquoi ces innombrables gens sont morts sans foi et sans sacrements. Or c'est une vérité notoire et vérifiées, reconnue et admise par tous, même par les tyrans et les assassins, que jamais les Indiens de toutes les Indes n'ont fait le moindre mal à des chrétiens. Ils les ont d'abord crus venus du ciel jusqu'à ce que, à plusieurs reprises, les chrétiens leur aient fait subir, à eux ou à leurs voisins, toutes sortes de maux, des vols, des meurtres, des violences et des vexations.

Pierre Larousse. Article « Colonie » du *Grand dictionnaire universel du 19^{ème} siècle*, Larousse, 1863-1865

C'est en vain que quelques philanthropes ont essayé de prouver que l'espèce nègre est aussi intelligente que l'espèce blanche. Quelques rares exemples ne suffisent point pour prouver l'existence chez eux de grandes facultés intellectuelles. Un fait incontestable et qui domine tous les autres, c'est qu'ils ont le cerveau plus rétréci, plus léger et moins volumineux que l'espèce blanche, et comme, dans toute la série animale, l'intelligence est en

raison directe des dimensions du cerveau, du nombre et de la profondeur des circonvolutions, ce fait suffit pour prouver la supériorité de l'espèce blanche sur l'espèce noir.

Montaigne. *Les Essais*. Livre I, chap. XXX : « Des Cannibales »

Sur le vocabulaire employé par les Européens pour désigner les « sauvages »

Or je trouve, pour revenir à mon propos, qu'il n'y a rien de barbare et de sauvage en cette nation, à ce qu'on m'en a rapporté : sinon que chacun appelle barbarie, ce qui n'est pas de son usage. Comme de vray nous n'avons autre mire de la vérité, et de la raison, que l'exemple et idée des opinions et usances du païs où nous sommes. Là est toujours la parfaite religion, la parfaite police, parfait et accompli usage de toutes choses. Ils sont sauvages de mesmes, que nous appellons sauvages les fruits, que nature de soy et de son progrez ordinaire a produits : là où à la vérité ce sont ceux que nous avons alterez par nostre artifice, et destournez de l'ordre commun, que nous devrions appeller plustost sauvages. En ceux là sont vives et vigoureuses, les vrayes, et plus utiles et naturelles, vertus et proprieté ; lesquelles nous avons abbastardies en ceux-cy, les accommodant au plaisir de nostre goust corrompu. Et si pourtant la saveur mesme et delicatesses se trouve à nostre goust mesme excellente à l'envi des nostres, en divers fruits de ces contrées là, sans culture : ce n'est pas raison que l'art gaigne le point d'honneur sur nostre grande et puissante mere nature. Nous avons tant rechargé la beauté et richesse de ses ouvrages par noz inventions, que nous l'avons du tout estouffée. Si est-ce que par tout où sa pureté reluit, elle fait une merveilleuse honte à noz vaines et frivoles entreprises.

Jean de Léry

Histoire d'un Voyage fait en la terre du Brésil

Chapitre VIII. Du naturel, force, stature, nudité, disposition et ornements du corps, tant des hommes que des femmes sauvages Brésiliens, habitant en l'Amérique : entre lesquels j'ai fréquenté environ un an.

Extrait : « Nudité des Américaines moins à craindre que l'artifice des femmes de par-deçà »

Toutesfois avant que clore ce chapitre, ce lieu-ci requiert que je réponde, tant à ceux qui ont écrit, qu'à ceux qui pensent que la fréquentation entre ces sauvages tous nus, et principalement parmi les femmes, incite à lubricité et paillardise. Sur quoi je dirai en un mot, qu'encore voirement qu'en apparence il n'y ait que trop d'occasion d'estimer qu'outre la déshonnêteté de voir ces femmes nues, cela ne semble aussi servir comme d'un appât ordinaire à convoitise : toutefois, pour en parler selon ce qui s'en est communément aperçu pour lors, cette nudité, aussi grossière en telle femme est beaucoup moins attrayante qu'on ne cuiderait. Et partant, je maintiens que les attifets, fards, fausses perruques, cheveux tortillés, grands collets fraisés, vertugales, robes sur robes, et autres infinies bagatelles dont les femmes et filles de par-deçà se contrefont et n'ont jamais assez, sont sans comparaison, cause de plus de maux que n'est la nudité ordinaire des femmes sauvages : lesquelles cependant, quant au naturel, ne doivent rien aux autres en beauté. Tellement que si l'honnêteté me permettait d'en dire davantage, me vantant de bien soudre toutes les objections qu'on pourrait amener au contraire, j'en donnerais des raisons si évidentes que nul ne pourrait les nier. Sans doncques poursuivre ce propos plus avant, je me rapporte de ce peu que j'en ai dit à ceux qui ont fait le voyage en la terre du Brésil, et qui comme moi ont vu les unes et les autres.

Ce n'est cependant que contre ce que dit la sainte Ecriture d'Adam et Eve, lesquels après le péché, reconnaissant qu'ils étaient nus furent honteux, je veuille en façon que ce soit approuver cette nudité : plutôt détesteraï-je les hérétiques qui contre la Loi de nature (laquelle toutefois quant à ce point n'est nullement observée entre nos pauvres Américains) l'ont toutefois voulu introduire par-deçà.

Mais ce que j'ai dit de ces sauvages est, pour montrer qu'en les condamnant si austèrement, de ce que sans nulle vergogne ils vont ainsi le corps entièrement découvert, nous excédant en l'autre extrémité, c'est-à-dire en nos bombances, superfluités et excès en habits, ne sommes guères plus louables. Et plût à Dieu, pour mettre fin à ce point, qu'un chacun de nous, plus pour l'honnêteté et nécessité, que pour la gloire et mondanité, s'habillât modestement.

Chapitre XV. Comment les Américains traitent leurs prisonniers pris en guerre, et les cérémonies qu'ils observent tant à les tuer qu'à les manger.

Extrait : « Comparaison de la cruauté française avec celle des barbares »

Je pourrais encore amener quelques autres semblables exemples, touchant la cruauté des sauvages envers leurs ennemis, n'était qu'il me semble que ce qu'en ai dit est assez pour faire avoir horreur, et dresser à chacun les cheveux en la tête. Néanmoins afin que ceux qui liront ces choses tant horribles, exercées journellement entre ces nations barbares de la terre du Brésil, pensent aussi un peu de près à ce qui se fait par deçà parmi nous : je dirai en premier lieu sur cette matière, que si on considère à bon escient ce que font nos gros usuriers (suçant le sang et la moelle, et par conséquent mangeant tous en vie, tant de veuves, orphelins et autres pauvres personnes auxquels il vaudrait mieux couper la gorge d'un seul coup, que les faire ainsi languir) qu'on dira qu'ils sont encore plus cruels que les sauvages dont je parle. Voilà aussi pourquoi le Prophète dit, que telles gens écorchent la peau, mangent la chair, rompent et brisent les os du peuple de Dieu, comme s'ils les faisaient bouillir dans une chaudière. Davantage, si on veut venir à l'action brutale de mâcher et manger réellement (comme on parle) la chair humaine, ne s'en est-il point trouvé en ces régions de par deçà, voire même entre ceux qui portent le titre de Chrétiens, tant en Italie qu'ailleurs, lesquels ne s'étant pas contentés d'avoir fait cruellement mourir leurs ennemis, n'ont peu rassasier leur courage, sinon en mangeant de leur foie et de leur cœur ? Je m'en rapporte aux histoires. Et sans aller plus loin, en la France quoi ? (Je suis Français et je me fâche de le dire) durant la sanglante tragédie qui commença à Paris le 24 d'août 1572 dont je n'accuse point ceux qui n'en sont pas cause : entre autres actes horribles à raconter, qui se perpétrèrent lors par tout le Royaume, la graisse des corps humains (qui d'une façon plus barbare et cruelle que celle des sauvages, furent massacrés dans Lyon, après être retirés de la rivière de Saône) ne fut-elle pas publiquement vendue au plus offrant et dernier enchérisseur ? Les foies, cœurs, et autres parties des corps de quelques-uns ne furent-ils pas mangés par les furieux meurtriers, dont les enfers ont horreur ? Semblablement après qu'un nommé Cœur de Roi, faisant profession de la Religion réformée dans la ville d'Auxerre, fut misérablement massacré, ceux qui commirent ce meurtre, ne découpèrent-ils pas son cœur en pièces, l'exposèrent en vente à ses haineux, et finalement l'ayant fait griller sur les charbons, assouvissant leur rage comme chiens mâtins, en mangèrent ? Il y a encore des milliers de personnes en vie, qui témoigneront de ces choses non jamais auparavant ouïes entre peuples quels qu'ils soient, et les livres qui dès long temps en sont jà imprimés, en feront foi à la postérité. Tellement que non sans cause, quelqu'un, duquel je proteste ne savoir le nom, après cette exécration boucherie du peuple français, reconnaissant qu'elle surpassait toutes celles dont on avait jamais ouï parler, pour l'exagérer fit ces vers suivants :

Riez Pharaon,
Achab, et Néron,
Hérode aussi :
Votre barbarie
Est ensevelie
Par ce fait ici.

Par quoi, qu'on n'abhorre plus tant désormais la cruauté des sauvages anthropophages, c'est-à-dire mangeurs d'hommes : car puisqu'il y en a de tels, voire d'autant plus détestables et pires au milieu de nous, qu'eux qui, comme il a été vu, ne se ruent que sur les nations lesquelles leur sont ennemies, et ceux-ci se sont plongés au sang de leurs parents, voisins et compatriotes, il ne faut pas aller si loin qu'en leur pays ni qu'en l'Amérique pour voir choses si monstrueuses et prodigieuses.

Jean de Léry
Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil

Extrait du chapitre XVIII : « Ce qu'on peut appeler lois et police civile entre les sauvages : comment ils traitent et reçoivent humainement leurs amis qui les vont visiter : et des pleurs et discours joyeux que les femmes font à leur arrivée et bien-venue »

[NB. Les titres en marge sont de Jean de Léry]

« Sauvages naturellement charitables » 1 Quant à leur charité¹ naturelle, en se distribuant et en faisant journellement présent
2 les uns aux autres, des venaisons², poissons, fruits et autres biens qu'ils ont en leur pays, ils
3 l'exercent de telle façon que non seulement un sauvage, par manière de dire, mourrait plutôt
4 de honte s'il voyait son prochain, ou son voisin auprès de soi avoir faute de ce qu'il a en sa
5 puissance³, mais aussi, comme je l'ai expérimenté, ils en usent de même libéralité⁴ envers
6 les étrangers leur alliés : tellement que comme au premier siècle nommé Saturne, ou Siècle
7 d'or⁵, ainsi que disent les poètes, ce que la terre fournissait, sans être sollicitée, étant mis en
8 commun, on ne savait que c'était à dire, mien ou tien, c'est presque de même entre nos
9 Sauvages. Pour exemple de quoi j'alléguerai, que cette fois (ainsi que j'ai touché au dixième
10 chapitre) que deux Français et moi, nous étant égarés par les bois, cuidâmes⁶ être dévorés
11 d'un gros et épouvantable lézard, ayant outre cela, l'espace de deux jours et d'une nuit que
12 nous demeurâmes perdus, enduré grand faim : nous étant finalement retrouvés en un village
13 nommé *Pavo*, où nous avons été d'autres fois, il n'est pas possible d'être mieux reçu que
14 nous fûmes des sauvages de ce lieu-là. Car en premier lieu, nous ayant ouï raconté les maux
15 que nous avons endurés : même le danger où nous avons été, d'être non seulement dévorés
16 des bêtes cruelles, mais aussi d'être pris et mangés des *Margajas*⁷, nos ennemis et les leurs,
17 de la terre desquels (sans y penser) nous nous étions approché bien près ; parce, dis-je,
18 qu'outre cela, passant par les déserts⁸, les épines nous avaient fort égratignés, eux nous
« Exemple notable des sauvages » 19 voyant en tel état, en prirent si grande pitié, qu'il faut qu'il m'échappe ici de dire, que les
20 réceptions hypocrites de ceux de par deçà, qui pour consolation des affligés n'usent que du
21 plat de la langue⁹, est bien éloignée de l'humanité de ces gens, lesquels néanmoins nous
22 appelons barbares. Pour donc venir à l'effet, après qu'avec de belle eau claire, qu'ils furent
23 quérir¹⁰ exprès, ils eurent commencé par là (qui me fit ressouvenir de la façon des anciens¹¹)
24 de laver les pieds et les jambes de nous trois Français, qui étions assis chacun en son lit à
25 part, les vieillards lesquels dès notre arrivée avaient donné ordre qu'on nous apprêtât¹² à
26 manger, même avaient commandé aux femmes, qu'en diligence elles fissent de la farine
27 tendre, de laquelle (comme j'ai dit ailleurs) j'aimerais autant manger que du molet de pain
28 blanc tout chaud : nous voyant un peu rafraîchis, nous firent incontinent servir à leur mode,
29 de force¹³ bonnes viandes, comme venaisons, volailles, poissons et fruits exquis, dont ils ne
30 manquent jamais.

¹ charité = Une des trois vertus théologiques du christianisme, avec la foi et l'espérance. Ces vertus ont Dieu pour objet et sont les plus importantes pour le salut.

² venaison = chair du gibier, c'est-à-dire des animaux qu'on prend à la chasse.

³ avoir en sa puissance = avoir en sa possession

⁴ libéralité = charité, générosité

⁵ Siècle d'Or ou « Age d'Or » = Les mythes de l'Age d'Or (antique) et du Paradis (chrétien) représentent deux figures d'un bonheur originel perdu. Dans la tradition gréco-latine, l'Age d'Or est un état primordial où les hommes vivent sans souffrir ni vieillir, où la nature généreuse les dispense du travail, où règnent la paix et la justice.

⁶ cuidâmes = du verbe « cuider » qui signifie croire à tort

⁷ Margajas = tribu ennemie des Tupinambas (alliés des Français) et par conséquent des Français

⁸ désert = Jean de Léry entend par là un lieu où ne vivent aucun être humain. Il s'agit bien sûr ici non d'un désert de sable, mais de la forêt vierge.

⁹ n'user que du plat de la langue = n'user que de la parole.

¹⁰ quérir = aller chercher

¹¹ lavement des pieds = action de Jésus qui, le jour de la Cène, lava lui-même les pieds de ses apôtres.

¹² apprêter = préparer

¹³ de force bonnes viandes = de quantité de bonnes viandes, etc.

31 Davantage, quand le soir fut venu, afin que nous nous reposions plus à l'aise, le
32 vieillard notre hôte, ayant fait ôter tous les enfants d'auprès de nous, le matin à notre réveil nous dit : Et bien *Atour-assats* : (c'est-à-dire, parfaits alliés) avez-vous bien dormi cette nuit ? A quoi lui ayant répondu que oui fort bien, il nous dit : Reposez-vous encore mes enfants, car je vis bien hier au soir que vous étiez fort las¹⁴. Bref il m'est mal aisé d'exprimer la bonne chère¹⁵ qui nous fut faite par ces sauvages : lesquels à la vérité, pour le dire un mot, firent à notre endroit ce que saint Luc dit aux Actes des Apôtres¹⁶, que les barbares de l'île de Malte pratiquèrent envers saint Paul, et ceux qui étaient avec lui, après qu'ils eurent échappé au naufrage dont il est là fait mention.

¹⁴ las = fatigué

¹⁵ bonne chère = repas copieux et délicieux

¹⁶ Actes des Apôtres = livre du Nouveau Testament (dans la Bible) où sont consignées les activités de saint Paul et des débuts de l'Église.

Montaigne. *Les Essais*. Livre I, chap. XXX : « Des Cannibales »

Sur le cannibalisme

Ils ont leurs guerres contre les nations, qui sont au delà de leurs montagnes, plus avant en la terre ferme, ausquelles ils vont tous nuds, n'ayants autres armes que des arcs ou des espées de bois, appointées par un bout, à la mode des langues de noz espieuz. C'est chose esmerueillable que de la fermeté de leurs combats, qui ne finissent jamais que par meurtre et effusion de sang : car de routes et d'effroy, ils ne sçavent que c'est. Chacun rapporte pour son trophée la teste de l'ennemy qu'il a tué, et l'attache à l'entrée de son logis. Apres avoir long temps bien traité leurs prisonniers, et de toutes les commoditez, dont ils se peuvent adviser, celui qui en est le maistre, faict une grande assemblée de ses cognoissans. Il attache une corde à l'un des bras du prisonnier, par le bout de laquelle il le tient, esloigné de quelques pas, de peur d'en estre offensé, et donne au plus cher de ses amis, l'autre bras à tenir de mesme ; et eux deux en presence de toute l'assemblée l'assomment à coups d'espée. Cela faict ils le rostissent, et en mangent en commun, et en envoient des loppins à ceux de leurs amis, qui sont absens. Ce n'est pas comme on pense, pour s'en nourrir, ainsi que faisoient anciennement les Scythes, c'est pour représenter une extreme vengeance. Et qu'il soit ainsi, ayans aperceu que les Portugais, qui s'estoient r'alliez à leurs adversaires, usoient d'une autre sorte de mort contre eux, quand ils les prenoient ; qui estoit, de les enterrer jusques à la ceinture, et tirer au demeurant du corps force coups de traict, et les pendre apres : ils penserent que ces gens icy de l'autre monde (comme ceux qui avoient semé la cognoissance de beaucoup de vices parmy leur voisinage, et qui estoient beaucoup plus grands maistres qu'eux en toute sorte de malice) ne prenoient pas sans occasion cette sorte de vengeance, et qu'elle devoit estre plus aigre que la leur, dont ils commencerent de quitter leur façon ancienne, pour suivre cette-cy. Je ne suis pas marry que nous remerquons l'horreur barbaresque qu'il y a en une telle action, mais ouy bien dequoy jugeans à point de leurs fautes, nous soyons si aveuglez aux nostres. Je pense qu'il y a plus de barbarie à manger un homme vivant, qu'à le manger mort, à deschirer par tourmens et par gehennes, un corps encore plein de sentiment, le faire rostir par le menu, le faire mordre et meurtrir aux chiens, et aux pourceaux (comme nous l'avons non seulement leu, mais veu de fresche memoire, non entre des ennemis anciens, mais entre des voisins et concitoyens, et qui pis est, sous pretexte de pieté et de religion) que de le rostir et manger apres qu'il est trespasé.

Chrysippus et Zenon chefs de la secte Stoicque, ont bien pensé qu'il n'y avoit aucun mal de se servir de nostre charoigne, à quoy que ce fust, pour nostre besoin, et d'en tirer de la nourriture : comme nos ancestres estans assiegez par Cæsar en la ville d'Alexia, se resolurent de soustenir la faim de ce siege par les corps des vieillars, des femmes, et autres personnes inutiles au combat.

*Vascones, fama est, alimentis talibus usi
Produxere animas.*

Et les medecins ne craignent pas de s'en servir à toute sorte d'usage, pour nostre santé ; soit pour l'appliquer au dedans, ou au dehors : Mais il ne se trouva jamais aucune opinion si desreglée, qui excusast la trahison, la desloyauté, la tyrannie, la cruauté, qui sont noz fautes ordinaires.

Nous les pouvons donc bien appeller barbares, eu esgard aux regles de la raison, mais non pas eu esgard à nous, qui les surpassons en toute sorte de barbarie.